

MISSION EN ÉQUATEUR
AUPRÈS DES INDIGÈNES SALASACAS.

par Orlando Bueno.cjm

Le père Orlando Bueno, eudiste, qui appartient à l'équipe du Grand Séminaire de Quito. Travaille depuis plusieurs années avec les indiens Salasacas, au diocèse d'Ambato. Il nous dit ses espoirs, et les exigences d'une véritable inculturation de la foi chrétienne dans la tradition indienne.

Ce fut une vraie Pâques dans ma vie d'eudiste que d'être nommé officiellement pasteur d'une communauté indigène. La communauté salasaca débordait de joie. Le jour de Pâques fut l'occasion de représenter toutes les fêtes culturelles de l'année. Et ainsi Pâques fut vraiment la fête des fêtes. Leurs fêtes, où s'expriment si profondément les traditions de leur ethnie, et qui leur font dépasser leur conditions de marginalité, pouvaient pour la première fois s'intégrer à la Pâques chrétienne.

En exprimant sa culture et son histoire, ce peuple, cantonné sur un coin de terre inhospitalière, semblait libérer une force occulte, réfrénée durant tant de temps, le complexe de l'indigène qui revendique sa dignité d'homme condamné au désespoir et à l'angoisse par l'écrasement de l'histoire et les ambiguïté de la conquête espagnole.

L'événement qui ouvrait un grand appel d'espérance, avait été préparé durant quatre années de travail pastoral, avec les responsables indigènes, le prêtre et les Soeurs Missionnaires de Madre Laura. Le chemin parcouru avait été bon. Les dix-sept villages avaient su mettre en commun et planifier leur travail. Les "semences du Verbe" préservées dans la culture indigène et méprisées par la colonisation avaient éclairé l'horizon d'un peuple nouveau. Les assemblées de communautés, les longues soirées prévues pour le travail missionnaire dans les dix-sept villages, ont éveillé, chez cent-vingt responsables, la vocation de serviteurs et d'animateurs pour l'évangélisation de la communauté.

Aller auprès des indigènes, connaître leur situation, partager leurs travaux communautaires, les "mingas", leurs façons de célébrer la vie et la mort, telle est la dynamique d'une évangélisation "inculturée". Et leur annoncer qu'au-delà de l'expression de leur culture, il y a pour eux une invitation à entrer dans le dynamisme de la foi.

Avides de communautés, mais jaloux d'établir et de préserver leurs pouvoirs, ces responsables ont acquis peu à peu une conscience de communion et de participation. Le résultat de leur recherche commune d'une identité ethnique, culturelle et religieuse a été de vouloir faire de Salasaca une église indigène.

LE PEUPLE SALASACA.

L'histoire de ce peuple commence sur les hauts plateaux de Bolivie. Le déracinement de la tribu Mitimae a commencé quand elle a été amenée par Atahualpa pour se défendre de l'envahisseur espagnol et des troupes indigènes levées pour le service de la Vice-Royauté.

De là est né le tempérament belliqueux et farouche des Indiens Salasacas. Exilés sur des terres arides, les Salasacas ont l'âme marquée par les promesses trahies, qui les maintiennent dans l'angoisse et l'attente.

La sous-alimentation touche tous les indigènes: endémies, manque d'hygiène, misère de l'habitat, blessent les yeux et le cœur de tout visiteur. Les animaux ont leur place dans l'abri familial du Salasaca qui doit se défendre des rigueurs du vent froid qui souffle depuis les montagnes enneigées. Tuberculose, maladies de peau, syphilis et typhoïde sont le résultat de cette situation.

Dans chaque Salasaca on peut pourtant découvrir un rêveur et un artiste. Dans cet homme au visage âpre, durci par la lutte qu'il mène pour gratter la terre sableuse en espérant, patiemment, le miracle de la "Pacha mama", la terre-mère, nous trouvons la sagesse et la simplicité du pauvre.

En poncho noir, pantalon blanc, les pieds nus, sous son large chapeau, le salasaca semble vivre dans un deuil perpétuel. Il porte le poncho noir en souvenir du grand chef qui les a marqués par l'histoire de sa vie .

Leurs yeux et leurs oreilles sont toujours en éveil. L'indien possède une mémoire photographique. Il est capable de traduire dans le rude tissu de laine ce qu'il ressent dans son monde intérieur. Taciturne, méditatif, il a une intelligence vive et un cœur contemplatif.

On peut redire à son propos ce que disait Saint-Exupéry dans "Le petit prince". "Ce qui est important et essentiel dans la vie ne peut se voir qu'avec le cœur". De là sa musique, et aussi sa langue, le Quechua, si riche en images.

Le salasaca s'exprime toujours par des contes. Sa tradition se tisse dans le quotidien. Pas d'écriture. Tout ce qui arrive devient récit populaire. C'est pourquoi, il y a quarante-quatre ans, les Soeurs de Madre Laura se voyaient obligées de faire la chasse aux enfants pour les amener à l'école. Ce fut leur première mission.

Le pouvoir était entre les mains d'un petit nombre de chefs, et du "Taita", le chef suprême, qui avait le sceptre du pouvoir pour châtier et condamner à la potence. Soit dit en passant, quand les indigènes de ce temps-là avaient le pouvoir, ils opprimaient parfois leurs frères de race plus encore que ne faisaient les colons. Nous retrouvons cela aujourd'hui sous d'autres formes.

La terre pour l'indigène est sa mère, Pacha mama; c'est par elle que l'indien a l'intuition du pouvoir du Tout-Puissant. Les montagnes sont souvent pour eux les

cathédrales d'où Dieu fait signe à son peuple en quête de transcendance. Elles sont des lieux de pèlerinages et sont pour les indigènes comme des intermédiaires de Dieu, le Grand Taita. La terre que foule l'indigène est aride. Sa lente mise en valeur a façonné la patience de l'indien.

Elle seule permet la survie de la famille. L'âme latino-américaine est naturellement religieuse, mais celle de l'indigène l'est cinq fois plus. La nature est une Bible ouverte, et cette vision forme l'âme contemplative de l'indigène. Celui-ci n'a que des idées très concrètes, pratiques et n'aime guère conceptualiser. Ses convictions religieuses partent de l'expérience. Sa logique, c'est la vie, et Dieu est pour lui au centre de son existence et de son agir quotidien.

Le sacré s'exprime chez eux par des danses, des mythes, des croyances, ce qui révèle bien que pour eux Dieu n'est pas dans un éloignement et un isolement absolus. Dieu, le tout autre, les accompagne sur le chemin de la vie comme une présence transparente. Aussi le rituel de la mort est-il empreint de sentiments contradictoires: joie d'arriver enfin à l'absolu, et deuil de celui qui s'en va.

Un anthropologue peut retrouver toute cette symbolique dans le "jour des morts", qui est pour les familles salasacas le jour le plus important de tous. Au défunt on apporte le repas qui l'a toujours uni à sa famille. On lui apporte à boire et tous s'assoient autour de la tombe.

Le défunt est le centre de la fête. Sa tombe est couronnée de fleurs et illuminée de cierges. Tous boivent des boissons enivrantes, y compris les invités. C'est l'occasion de réconciliations entre les familles. S'offrir le pain, trinquer, brise les barrières et refait la communauté familiale.

Le mariage est, lui aussi, tout chargé de symboles. L'engagement de fidélité pour la vie s'exprime au moment où le prêtre met sur les épaules et la tête des époux un voile et un cordon ou une chaîne qui les attache. Couleurs, rubans, costumes et gestes sont pour un mariage chrétien un langage très expressif. Tous ces usages et bien d'autres peuvent donner au pasteur quelques petites pistes pour l'inculturation de la foi évangélique.

VALEURS ANCESTRALES ET ÉVANGÉLISATION

Dans le monde religieux des Salasacas nous retrouvons des formes hispaniques: rites, manières d'entrer en relation avec Dieu, avec l'homme, avec le monde. Mais si nous creusons davantage, nous pouvons découvrir un apport fondamental qui permet de récupérer la culture et l'identité indiennes au niveau de la foi.

Dans l'attachement aux formes religieuses traditionnelles, sous ses formes païennes d'aujourd'hui, se révèle qu'il y a eu une coupure dans l'évangélisation du sentiment religieux. Leur manière de la vivre donne l'impression que c'était l'unique manière qui leur restait d'exprimer leur foi.

Leurs fêtes nous font connaître un paganisme religieux parfois ésotérique, mais

dont la disparition totale serait un grand dommage pour l'évangélisation. La mission doit s'efforcer de faire le sauvetage d'une véritable expression culturelle qui concorde au mieux avec le contenu de l'annonce de la Bonne Nouvelle.

Le prix dont ils paient une pauvreté austère, le dépouillement et l'autosubsistance laissent d'ailleurs dans les indigènes la conscience d'être libres, d'être les vrais hommes sur la terre, les fils de Dieu en recherche de fraternité.

Il est aujourd'hui très important de faire la décantation de tout ce donné religieux et sa synthèse avec l'Évangile. Il ne faut pas être complices ni d'une fausse révélation, ni frustrer, sous prétexte de salut, la soif inquiète de l'indigène qui cherche une montée réelle vers la Transcendance.

Le sens inné de l'abstraction symboliste chez les aborigènes favorise l'adaptation à des formes nouvelles de spiritualité née de l'Évangile. Il est nécessaire, dans la catéchèse comme dans la liturgie, d'utiliser le symbole, qui de soi est plus souple, plus susceptible de réinterprétation que le concept défini de nos cultures occidentales. Le symbole, si important aux yeux des indigènes, enrichit le contenu de la foi et de son expression religieuse sans lui faire perdre son identité.

DES VALEURS CENTRALES.

La solidarité dans la différence.

La solidarité se met en marche dans la communauté dès qu'elle se sent menacée dans ses droits. C'est un mécanisme qui fonctionne même quand la communauté se trouve dispersée.

La communauté et la famille sont sacrées, et on ne peut se dérober aux obligations contractées envers elles. La culture et la langue y assurent un comportement social avec toutes sortes de nuances de respect et d'étiquette.

À l'intérieur des divers cercles de solidarité, la personne ou les petits groupes ne sont jamais éliminés par le niveau supérieur. Rappelons que le modèle de "~personne", c'est le couple.

Réciprocité.

C'est la base des relations humaines. Là le couple joue un rôle plus important que l'individu, ou que la collectivité. Cette réciprocité n'est pas un équilibre statique et stérile, mais se projette en une "dialectique du don". Si une des parties prend l'initiative du don, l'autre répondra par un plus grand don, et ainsi de suite. Il s'établit ainsi une dynamique d'expansion, non pour l'accumulation au profit d'un seul, mais pour le partage de l'abondance sur toute la famille.

Réconciliation.

La réciprocité a aussi pour fonction de rétablir l'équilibre rompu, et beaucoup de

ses gestes ont pour but de retrouver cet équilibre. Dans les conflits et querelles, le mot-clé n'est jamais "écraser" mais "égaliser" ou "mettre à niveau"; il s'agit de rétablir l'équilibre perdu par l'abus de l'une des parties, mais en respectant toujours l'identité du coupable pour rendre possible son retour.

Communions avec l'univers.

Solidarité, réciprocité, réconciliation, ne valent pas seulement dans les rapports humains, mais avec tout le cosmos et les êtres qui le composent. Tout être vivant a droit au respect et à l'affection. Il n'est jamais traité comme une chose méprisable. François d'Assise se retrouverait à son aise avec ses frères indigènes.

Respect et confiance envers Dieu et les êtres surnaturels.

Un élément fondamental de cette communion universelle, c'est cette relation de respect envers Notre Bon Père, "Mi Bonitico", et envers les autres êtres surnaturels, y compris les morts et les ancêtres. Envers eux aussi il faut procéder à des dons et des offrandes généreuses, avec la conviction que leur réponse sera plus généreuse encore.

RÉVÉLER LE VISAGE DU CHRIST

Le but que doit poursuivre tout évangéliste, dans son travail auprès des indigènes, est de retrouver le visage indien de Dieu. Les fils culturels que sont les coutumes et les autres formes d'expression communautaire doivent tisser la trame d'une Église indigène. L'indigène est, de soi, théocentrique; il faut toutefois profiter de quelque chose qui est inné dans son âme communautaire: la médiation, pour insérer chez lui la figure humano-divine du Christ-Sauveur.

Le visage vivant, concret, transparent de Dieu Tout-puissant, qui est inscrit dans la nature même de l'indigène, trouvera sa concrétisation dans la figure du Christ, grand Amen du Père, "Taita-Dios". L'image de Jésus, ses gestes, ses paroles, ses rencontres que révèlent si vivement les évangiles, s'inscrivent naturellement dans le sens spirituel de l'indigène. À partir de ce noyau, l'indigène pourra faire l'expérience de l'incarnation de sa foi "comme s'il voyait Dieu invisible" (Heb 11,27).

Cette expérience de Jésus lui fera découvrir personnellement l'image d'un Dieu qui se fait communauté. Ses lois, qui contiennent implicitement des valeurs religieuses, trouveront une résonance dans le contenu de la Révélation. Les paroles et les actes du Christ alimenteront en retour la force d'espérance dans la vocation de nomade qu'est l'existence indigène sur cette terre.

Ses profondes attentes spirituelles et l'image trop pesante d'un "Dieu-tout-puissant" laisseront ainsi place au visage d'un Jésus qui ne donne que par des gestes d'amour. Le sentiment religieux indigène se laisse séduire par tout ce qui lui révèle un mystère qui le dépasse.

Dans les célébrations des sacrements, l'indigène retrouvera les signes et gestes de Jésus présent aussi dans les symboles de sa culture. Voilà donc, à grands traits,

comment je vois la possibilité d'une Église indigène.

Je voudrais en terminant rendre hommage au Centro nutricional Val de Juine (Tiers-Monde), au Micro-hôpital Jambirina huasi San Juan Eudes, à l'action missionnaire des Soeurs de Madre Laura et au travail des responsables et animateurs.

Tous participent, avec les organisations officielles, à notre travail d'évangélisation et de promotion humaine et communautaire. La paroisse Salasaca de Marie Immaculée est pour le moment jumelée avec la paroisse d'Anzing en Allemagne.

Au même projet de travail se rattachent les plans d'autoconstruction, la Fédération des artisans, un émetteur radio, une imprimerie, La Mujer Salasaca alfabetizadora, et la Maison Centre d'Évangélisation. Je voudrais enfin remercier l'évêque d'Ambato, Mgr Vincent Cisneros pour toute sa bienveillance envers la communauté Salasaca.